

Comme les Roses

Mlle Stéphanie Verdinois — qui n'avait jamais été belle, mais qui avait grandi et dont la cinquantaine venait de sonner — se trouvait en villégiature à Lugano depuis quelques semaines, avec sa nièce Geneviève, orpheline et sans fortune, lorsqu'elle fut aperçue par un jeune peintre, Gaston Villars, qui habitait le même hôtel, regardait Geneviève fort galamment, recherchant toutes les occasions de l'approcher, d'échanger quelques mots avec elle, en somme avait toutes les apparences de s'en être éperdument épris.

— Ma tante, répliqua tranquillement Geneviève, j'ignore si je serai jamais la femme de M. Villars, mais je ne serai jamais celle de M. de Péré. — Et pourquoi? — Parce que je ne crois pas que je pourrais l'aimer, quoique le tenant pour un parfait gentilhomme. — Et l'autre? — L'autre... je veux être franche, encore une fois, il ne m'a adressé aucune déclaration, ce qui prouve, en tous cas, ses égards envers vous. — Mais nous nous sommes compris sans une seule parole. — Tu ne l'épouserai pas. — Pas maintenant, si vous vous y opposez. Peut-être fera-t-il un nom, lui aussi, qui vaudra celui de votre candidat. Si me demande d'attendre, j'attendrai. — Ceci mériterait que je donne tout de suite l'ordre de préparer nos malles. — Oh! ma tante, cela vous ennuierait beaucoup, car Lugano vous plaît; il n'est jamais plus agréable à habiter qu'en cette saison et votre santé se trouve bien de ce séjour. — C'est ton dernier mot? — Taute chérie, j'ai pour vous toute la reconnaissance et l'affection possibles, mais l'amour est une force supérieure, et quand il est né, rien ne l'empêche de s'épanouir... comme rien n'en empêchera ces roses. — Elle montrait dans le jardin une tonnelle qu'enveloppait entièrement un robuste rosier couvert de boutons prêts à éclorer. — Tu réfléchiras, conclut sèchement Mlle Verdinois.

un geste comme pour rebrousse chemin. — L'autre garçon, pensa Mlle Stéphanie, ou dirait qu'il a peur de moi. Aurais-je l'aspect du dragon gardant un trésor? Elle regarda les roses, sourit de nouveau, allant droit à l'encontre. — Monsieur Villars, je voudrais vous parler. — Il crut qu'elle allait lui faire des reproches, le pria de s'en aller peut-être. — Je voudrais vous parler, mais rassurez-vous, pas dans le sens que vous vous imaginez. Faisons un tour de jardin; Geneviève est en ville et ne rentrera pas avant une demi-heure, nous avons le temps. Il parait que vous l'aimez. Est-ce bien sûr? — Mademoiselle, en pourriez-vous douter? N'est-elle pas ce qu'il faut pour cela? Et ceci dit, avec tout le respect que je vous dois, pour qui me prenez-vous? — Rassurez-vous, encore une fois, pour rien d'autre qu'un brave garçon. Je l'avoue, j'ai cherché à détourner ma nièce de vous, je désire pour elle une autre union; ce qui a modifié mon avis, je vous le dirai plus tard. — Gaston crut rêver, ou avoir mal entendu? — Mademoiselle, qu'avez-vous dit? Vous auriez changé d'avis, maintenant? J'aurais cet immense bonheur! — Oui. — Vous me permettez de me confesser librement à Mlle Geneviève? — Et de me demander sa main. Je suppose que n'êtes pas riche; votre carrière, même avec du talent, a plus d'épines que de roses... mais je me suis appelée que l'impulsion qui attire deux jeunes cœurs l'un vers l'autre est irrésistible. Voilà tout. — Je ne pourrais vous dire ce que j'éprouve. C'est tellement inattendu, tellement délicieux que je reste confondu, stupide! — Tâchez de retrouver vos esprits. Voilà ma nièce. Geneviève posait la grille du jardin. Jamais Gaston ne l'avait jugée plus jolie; elle portait une robe de lainage léger, d'un mauve pâle, ornée de dentelles noires; au marcher — ce qui marchait de Lugano, si original, — elle avait acheté un bouquet de roses saluatore qui a l'odeur de l'héliotrope; son ombrelle de soie rouge mettait sur son visage de chauds reflets; elle était gaie, sans savoir pourquoi; parce que le lac, les collines, les montagnes étaient plus beaux que jamais, mais surtout parce que ce jour-là, elle avait en comme le pressentiment du bonheur. — A voir de compagnie sa tante et Gaston, et qui semblaient s'échanger de bonnes paroles, elle put réprimer un mouvement de surprise. — Que s'était-il donc passé? — Ma chérie, viens ici, appa Mlle Stéphanie. Les hôtes de l'hôtel s'étaient tous éparpillés en promenade. Le jardin était adorable de fraîcheur, une légère brise agitait faiblement les branches, à travers lesquelles on apercevait l'azur du ciel et du lac; le jet d'eau paraissait un feu d'artifice de perles scintillantes, un merle sifflait sur un magnolia, la senteur des roses nouvelles était envoiement. Une de ces heures où tout s'unit pour combler l'âme d'une félicité inexprimable. — Mlle Stéphanie s'assit sur un banc, et indiqua au jeune couple deux chaises voisines. — Vous êtes vraiment comique, mes enfants! Allons, M. Villars, faites votre demande. — Alors Gaston, les yeux rayonnants et d'une voix tremblante dit: — Mademoiselle, j'aime Mlle votre nièce, sincèrement et profondément; je ne suis rien encore, mais j'espère arriver à me faire honneur; j'ose croire que vous m'aidez maintenant elle a daigné m'payer de retour; voulez-vous me faire la grâce de m'accorder sa main? — Ce n'est pas trop mal tourné! s'écria en riant Mlle Stéphanie, pour quelqu'un qui a été pris par surprise. Monsieur, ce n'est pas moi que vous devez épouser, c'est ma nièce. A elle donc de répondre; je la laisse libre. Elle s'éloigna quelques instants, s'en alla cueillir à la tonnelle une des roses blanches, pâle ment teintée de jaune. — Geneviève, me suis-je trompé? — Non, j'avoue vous avoir aimé dès le premier jour. — Comme moi. — Je serai donc heureuse de devenir votre femme et sûre un jour d'en être fière aussi. Mais quel changement! Je n'y comprends rien. — Moi non plus. Un miracle. Mlle Stéphanie revenait: — Vous êtes d'accord? — Leurs visages le disaient assez. La vieille demoiselle comprit qu'il n'y a rien de meilleur au monde que de fendre heureux les autres, et elle ne regretta pas d'avoir écouté le langage des roses. — Je vois que vous êtes stupéfaits de mon brusque consentement. C'est naturel, mais je vous l'explique. Moi aussi j'ai été jeune, moi aussi j'ai aimé, sans pouvoir réaliser mon rêve.

C'était si loin que j'en avais presque perdu mémoire; mais ce matin, en voyant ces fleurs magnifiquement écloees en une nuit, je me suis rappelée un certain balcon pareillement fleuri, où, en un jour de mai je m'accoudais, caressant la chimère qui devait s'élever le lendemain: le printemps est éternel, éternel l'amour, et on a tort de s'opposer à celui-ci, quand il est vrai et pur. Mes enfants, pardonnez à votre pauvre tante de vous avoir fait souffrir, aimez-vous bien, épanouissez-vous et embauvez comme ces roses. Et conservez celle-ci en souvenir de moi.

UNE Ténébreuse Affaire

L'Angleterre détient ces jours-ci le record des faits divers tragiques et ténébreux. L'assassinat de M. Whiteley, dont les causes réelles sont encore ignorées, n'a pas cessé d'ébranler l'opinion. Et voici que déjà l'esprit public est intrigué par le révéil d'une affaire fantastique, comme les romans anglais qui ont charmé notre jeunesse: affaire d'héritage, de souterrains, de substitution de personnes, qui emprunte à la qualité de ses acteurs un intérêt passionnant, qui fera couler autant d'encre que les plus fameux imbroglios sur lesquels s'est exercée la curiosité des hommes. La Chambre des lords, qui sera appelée à statuer, est sûre, quand le procès s'ouvrira, d'avoir une belle chambrée dans ses tribunes. Il s'agit, en effet, de savoir si le duc de Portland, porteur d'un des plus grands noms, possesseur d'une des plus grosses fortunes d'Angleterre, gardera son nom et son argent. Le duc de Portland est-il le duc de Portland? Ou le vrai duc est-il Druce, l'ouvrier charpentier, qui se déclare le seul et unique héritier du défunt duc de Portland. Voilà, dégagée de ses éléments pittoresques, la trame du débat. Mais, sur cette trame, que d'admirables broderies! Qu'on en juge!

C'était, il y a cinquante ans. Le marquis de Litchfield, qui devait devenir, plus tard, duc de Portland, aimait une jeune fille que sa famille ne lui permettait pas d'épouser, non qu'elle ne fût fort honorable, mais parce qu'elle n'était point d'un rang égal au sien. Une idée prodigieuse lui vint alors. Il ne pouvait, de par la résistance de sa famille, concilier les aspirations de son cœur et les devoirs de sa naissance. Il y avait qu'un moyen de sortir d'embarras. Duc de Portland, il resterait garçon, Druce — c'est le nom qu'il choisit, — il épouserait la jeune fille et vivrait avec elle une vie de commerçant. Une existence en partie double s'ouvrirait ainsi pour lui; mais ni l'argent ni l'ingéniosité ne lui manquaient pour faire face aux difficultés de cette extraordinaire situation. Alors commença, — c'est la thèse de l'accusation, la thèse des héritiers Druce, qui se résume — toute une série d'étranges complications. Le duc de Portland, qui vivait dans ses châteaux de Welbeck Abbey et de Harcourt House, avait le goût des souterrains. Il en faisait creuser dans toutes ses maisons. Lui seul en avait le plan et les clefs. Or, en avait la même habitude. Chose curieuse: la ressemblance ne s'arrêtait pas là. Les deux hommes, Portland et Druce, se ressemblaient. Tous deux avaient une maladie de la peau. Ils suivaient un régime, — le même. Ils avaient des manies — les mêmes. Ils disparaissaient fréquemment sans qu'on sût ce qu'ils devenaient. Enfin, la veille de sa mort, Druce fit virer une somme de 12,500,000 francs de son compte à celui du duc. En mourant, il laissait du reste un testament qui assurait largement l'existence des enfants qu'il avait eus, en tant que Druce, de la jeune fille comtesse nuptiale par le duc de Portland.

Quand celui-ci mourut à son tour, comme il n'avait point d'enfants, ce fut un de ses cousins qui lui succéda dans sa fortune et dans ses titres. Le nouveau duc faillit entrer dans la famille royale. Le prince de Galles, dont il souhaitait épouser la fille, était consentant. Mais la reine Victoria refusa son approbation. Elle ne donna point les raisons de son refus. Elle indiqua seulement que, un jour, peut-être, le jeune duc cesserait d'être duc et milliardaire. Personne ne comprit ce que la reine avait voulu dire. Mais tout le monde s'inclina devant sa volonté. Quelques années passèrent. Puis, tout à coup, en 1898, un coup de théâtre se produisit. Les héritiers Druce, — le fils d'un second mariage, — racontèrent l'his-

toire qui vient d'être résumée et demandèrent à être reconnus comme les légitimes héritiers. Plus récemment, un autre héritier, issu d'un premier mariage, fils incontestable de Druce, intenta une action dans le même sens: ce nouveau prétendant était ouvrier charpentier en Australie. Sans ressources, il constitua une société par actions, qui fit les fonds du procès qu'aura à juger la Chambre des lords.

Reste à expliquer pourquoi Druce-Portland, se condamna à mort sous les espèces de Druce? Tout simplement, répondent les défenseurs des héritiers du sang, parce que, l'âge venant, il en avait assez de son existence en partie double, de ses déguisements, de ses déplacements incessants. Et ils ajoutent: — Ouvrez les cercueils: vous verrez que celui de Druce est vide. Et vous verrez aussi que le crâne de Portland porte une bosse caractéristique, souvent remarquée, chez Druce, par tous ceux qui l'ont connu.

Il va de soi qu'entre ces deux thèses, notre rôle n'est pas de prononcer. Mais l'histoire, n'est-ce pas vrai? valait la peine d'être contée. Il reste à s'excuser d'avoir, pour une fois, confondu les genres en publiant à une place, qui n'est point la sienne, un roman où les feuilletonnistes de demain trouveront un sujet merveilleux.

LE GUI.

Le 3 de ce mois, dans plus d'une province française, de petits buchers ont été allumés, à l'intérieur des maisons superstitieuses: on y a brûlé gravement les bouquets du gui cueilli pour Noël. Car ces bouquets doivent, chaque année, être réduits en cendres le jour de la Chandeleur. Le gui est, assez rarement, le gui du chêne. Certains sceptiques assurent que les druides avaient un ingénieux moyen de trouver toujours du gui sur le chêne. Avant la nuit de cette sixième lune qui suit le solstice d'hiver, et pendant laquelle ils allaient en grande pompe cueillir la précieuse plante, ils auraient adroitement fixé, sur un chêne, le gui emprunté à un autre arbre. C'est leur préter gratuitement plus d'astuce qu'il n'est besoin. Le gui du chêne se trouve encore dans les forêts de l'Anjou, de la Vendée, de la Puy-saie et de toute l'antique Séquanie. Les peupliers et les vieux saules, sur les pommiers et les poiriers et sur les arbres chenus, couverts de lichens, le gui épanouit plus volontiers sa végétation parasite. Et les populations y ont vu depuis longtemps le symbole de la vie qui naît de la mort.

Les marins de la Manche racontent même que la guie par fois une origine animale et pousse d'un, parmi eux, l'a vu pousser sur la carapace de certains crabes. Pour un peu, on ajouterait même, à travers la Haute-Bretagne, que ce qui peut voisiner avec la Vierge et le deux anges qui fleurissent mystérieusement au dedans de la tête du homard.

Les vertus du gui trouvent moins d'incrédules que sa provenance. Le gui celtique guérissait toutes les maladies, « omnia sanantem ». Le gui moderne a plus de modestie, comme il sied à une époque de science et de raison. Il se borne, à Paris et dans l'Anjou, à libérer les femmes de leurs crises nerveuses. Les paysans lombards et piémontais l'emploient pour fermer les blessures dues aux armes tranchantes; il ne faudrait point, sans précaution, parler de gui, dans maints cantons des campagnes de l'Ouest; on verrait aussitôt les femmes baisser les yeux et leurs joues s'empourprer. Elles craignent que la seule évocation de ce nom fût fatale à leurs espoirs de maternité. Mais les hommes ont moins de scrupules et, quand vient au monde une génisse, on cherche, sur les bords de la Bassée-Loire, à se procurer du gui poussé sur l'aubépine.

La perspicacité gauloise ne pouvait soupçonner que d'un peu loin cet autre privilège du gui: préserver ses hôtes contre les accidents de chemin de fer et les garder de tout dérèglement. Mais le moyen âge savait déjà combien le gui était précieux aux artisans du fer: le gui sautait toutes les serrures, « omnia seras aperit ». On a reconnu, depuis, qu'il crochait jusqu'à celles du cœur. Quand un garçon trouve une jeune fille sous le gui, il sait qu'elle est sans défense contre un baiser. On voit même, au pays d'outre-Manche, quelques jeunes filles bien écrites attachant un brin de gui à leur robe ou à leur corsage. Elles signifient par là qu'elles ne s'effaroucheraient pas d'être embrassées. Ce langage du gui, si muet soit-il, est toujours entendu fort exactement.

MUSICOTHERAPIE.

Un docteur anglais, M. G. Norman Meachen, vient de faire une conférence sur les "Effets de la musique dans l'art de guérir". D'après le médecin britannique, on peut obtenir, grâce à la musique, d'excellents effets thérapeutiques. Il paraît que l'on a vu des cas d'affections cardiaques et d'asthme améliorés par du Mendelssohn, des surexcitations nerveuses calmées par du Chopin et que l'on a remédié à de la débilité générale par des auditions de polkas et de galops. Si tout ceci est vrai, c'est une ère nouvelle qui s'ouvre à la fois pour la médecine et pour la musique, deux arts dont, jusqu'à présent, on n'avait pas soupçonné le grand parent. Et cependant, en y réfléchissant bien, nous avons tous été à même de constater certains rapports flagrants entre la musique et la physiologie. Il est évident, par exemple, qu'une certaine musique est dix fois plus soporifère qu'une décoction de pavot. Depuis qu'il y a des nourrices, elles usent vis-à-vis des nourrissons d'un certain...

Do, do, l'enfant do, L'enfant, dormira tantôt... qui, psalmodié du nez sur un rythme triolaire, est d'un effet irrésistible sur les enfants en bas âge. Autre exemple encore plus probant, on sait qu'il y a des gens qui ne vont certain soir à l'Opéra que pour faire un bon somme avant de se coucher. Affligés d'une insomnie chronique aussitôt qu'ils sont dans leur lit, certains abonnés ne passent vraiment une bonne nuit que le mercredi et le vendredi. Personne ne s'en doute, rien ne ressemblant à ce que l'on entend généralement un morceau de musique comme quel'un qui dort. Dans ces conditions, qui vous dit qu'un directeur de théâtre lyrique, qui organiserait des représentations d'opéras durant douze heures, avec des artistes qui chanteraient en chaussons de billière et sans donner trop de voix, et avec un orchestre d'où seraient bannis les coups de cymbales, ne se créerait pas une magnifique clientèle rien qu'avec les infortunés habitués des stupéfiants et des narcotiques? Ce serait le "Médical-Opéra" ou le "Pièces-Lyrique" qui y aurait à l'année son fauconnier ou sa "sleeping lège". La lumière restait nécessairement en veille toute la nuit et on s'en irait le matin après s'être fait apporter du buffet, au lieu des fruits glacés traditionnels, un café au lait ou un chocolat.

Il est bien évident que si la musique, avec l'approbation de l'Académie de médecine, était officiellement introduite dans les pratiques thérapeutiques, l'art du guérisseur prendrait immédiatement un aspect bien différent de celui d'aujourd'hui. Comme l'accueil, toujours un peu solennel et gourmé, d'un docteur gagnerait en cordialité et en galeté si la consultation se faisait, par exemple, au moyen de quelques morceaux de musique appropriés à chaque cas particulier. Jugez-en.

Le docteur: — Laissez-moi, laissez-moi contempler ton visage. (Faust.) — Que vois-je là? D'où ce très mauvais teint peut-il venir? (Faust, air des "Bijoux").

Le Malade. — C'est autour des amygdales que je souffre, docteur. Le Docteur: — Voyons maintenant: Voyons vite! (Faust, air de Siebel.) — Non, ce n'est pas autour. Ce n'est pas la lueite! (Roméo et Juliette.)

Le Malade, inquiet. — Qu'est-ce que c'est, docteur? Le Docteur, très galement, sur l'air de "Rip": — C'est un rien: un souffle, un rien! Un tout petit inflammation légère. C'est un rien: un souffle, un rien! J'avais un rien: un ça comme avec la main! [main]

D'autre part, pour peu que vous ayez tâté de la bienfaisante caresse de la douche écossaise, ne vous sentez-vous pas tout disposé à fredonner à votre docteur cette phrase de "Galathée": — Ah! verse, verse, verse encore... Ces deux exemples suffisent à montrer le parti que les docteurs le moins du monde mélomanes pourraient tirer du répertoire. Pour peu que les malades aient, eux aussi, une vague éducation musicale et ne viennent pas se faire soigner précipitamment pour une extinction de voix, il pourrait s'en suivre des duos et des échanges de mots fort intéressants entre les consultants rébarbatifs et les consultants timides.

D'autre part, on se rend très bien compte par le simple raisonnement du secours que la thérapie musicale est en droit d'attendre de la musique ordonnée à propos. Il paraît évident que de joyeux sons, dans d'opérette, des refrains pimpants et des airs de café-concert au rythme amusant, imprévu, bambocheur, auront la plus salutaire influence sur un neurasthénique — s'ils ne le rendent pas fou tout à fait. Il faut avouer également qu'une marche militaire ou un pas redoublé très entraînant puissent stimuler la paresse d'un convalescent et lui communiquer la force de faire trois fois le tour de son appartement avec le sourire sur les lèvres.

Le tout sera de procéder avec tact et intelligence à l'application du cataplasme musical. Il ne faudra pas prescrire un tintamarre wagnérien pour une migraine, un petit galop pour une paralysie des jambes, ni une matelote désordonnée pour une fracture. Il faut avouer qu'avec ce système les ordonnances gagneront beaucoup en pittoresque. Exemple: "A valer, le matin, à jeun, douze mesures de Vincent d'Indy."

"Se gargariser toutes les trois heures avec du Rainald Hahn."

"Prendre matin et soir par les oreilles une heure du réconfortant suivant:"

- Offenbach Pianquette
- Leocadi
- Audran
- Messager 50 mesures.
- Terrasse
- Justin Clérice
- Rodolphe Berger
- Hirschman

Ajouter 50 mesures d'extrait de noix de Ganne.

Les ordonnances de ce genre-là ne se porteront pas, cela va sans dire, chez les pharmaciens, mais bien chez les éditeurs de musique, lesquels, munis en potards musicaux, feront préparer par de jeunes compositeurs sans travail les potards mélodiques ou symphoniques selon la formule.

Et ceci nous amène à considérer la musicothérapie à un autre point de vue. Nul doute que nous n'assistions, si la méthode se généralisait, à la naissance — toujours en vertu du fameux précepte darwinien, qui dit que la fonction crée l'organe — d'un art musical spécial thérapeutique et pharmaceutique auquel tous les compositeurs non joués pourraient désormais consacrer. Plus d'ingrètes symphonies, de concertos laborieux, de préludes étirés, plus de musique inutile, de musique de luxe, de musique incouprise, invendue, indéfinie, inentendue et inécoulée, mais de la musique pratique, utile, humanitaire. De la chimie harmonique, des spécialités mélodiques! De l'orchestre pour l'usage externe, qu'il faudra agiter dans un piano avant de s'en servir.

Laxatif galop, friction à quatre mains et eau de vase! NIGUEL ZAMACOIS.

Certaines Petites Choses.

Certaines Petites Choses qui font Plaisir. Recevoir des compliments au sujet d'un chapeau neuf.

A un mariage où l'on n'allait que par convenance, découvrir à travers les rangs de chaises un tournoi qui vous permet de joindre rapidement la famille.

Au moment de prendre le train, dans une cabine, trouver juste vingt-cinq centimes au fond de sa poche.

Se sentir regardé par une femme ravissante au moment où on offre sa place, en omnibus, à une dame âgée.

Certaines Petites Choses qui "Embêtent". Déposer (faute de monnaie) sur le plateau du vestiaire un pour-boire excessif auquel personne n'a fait attention.

Dans une maison où l'on dîne pour la première fois dans l'intimité, n'avoir plus de pain pour son fromage, et guetter le regard d'une femme de chambre qui ne comprend pas.

Grands dîners. Être oublié par le maître d'hôtel dans la seconde distribution d'un vin dont on n'aurait volontiers repris.

Lunch de cérémonie. Avoir dans le creux de la main le petit papier et le noyau d'une cerise à l'eau-de-vie qu'on vient de manger, et ne savoir où les mettre.

Être devancé, par quelqu'un d'antipathique, dans le récit d'une anecdote sur l'effet de laquelle on comptait.

Reconnaître le timbre vert des prospectus au coin d'une enveloppe dont vous intriguez l'écriture.

A la mairie. Voir revenir vers soi, par erreur, une gentille, que teuse à qui l'on a déjà donné.

Dans un salon où l'on vient d'exposer avec trop d'autorité une question qu'on connaît un peu, être présenté à un monsieur de mine narquoise qui la connaît beaucoup mieux que vous.

Être rencontré à une seconde représentation par des amis qui vous croyaient classés dans le compte-rendu des premières.

Certaines Petites Choses qui Flattent. Apporter la nouvelle d'un événement désastreux.

Avoir, depuis une semaine ou deux, le ruban rouge, et parler au sergent de ville qui le regarde en vous écoutant.

Tutoyer, devant le monde, quelqu'un cadet.

Être introduit (n'importe où) avant son tour.

Au "Volney". Être considéré avec attention par quelques personnes, au moment où l'on passe devant son portrait.

Avoir eu quelques journées de froid terrible.

S'entendre appeler "patron" par un cocher en maraude.

Avoir un nom dont l'orthographe est particulière.

Voir rire d'étonnement des personnes devant qui l'on dit qu'on n'a pas les palmes.